

## Pour Caylus,

### notre jeune voisine

« Si jeune que ça, croyez-vous ? Mais son premier nom est latin : *Castlucium* disent les textes ; plus tard *Castluz*, enfin *Caslus*. Or, prononcez Caslus à la manière d'oc : voilà que, mouillant l's et la changeant en y, vous dites tout naturellement : Caylus, de même que vous dites : louy lapins, louy luns, louy luquets, au lieu de lous lapins, etc... ».

— Mais bien sûr, *Castlucium* est un mot latin, il signifie même, dit-on : ville déplacée ! Seulement, savez-vous quand, pour la première fois, ce nom apparaît dans l'histoire ? Plus de quatre siècles, vous entendez bien, plus de 400 ans après qu'un certain Pépin, plus vieux que le vieux Charlemagne, faisait à l'abbaye déjà florissante de Sanct-Anthony, dans le Val Noble, une importante donation... « Ah ! ces jeunes... ! » soupire-t-on d'âge en âge. Eh bien non, justement : la jeune cité de Caylus ne fut jamais une dévergondée. Bien au contraire, elle eut bien garde de suivre l'exemple que lui donnait ici notre verte et frondeuse vieille. D'esprit trop libre sans doute, ou bien trop impatients des chaînes et des jougs, nous avons cédé, nous les vieux, au démon des nouveautés, nous avons donné à cœur-joie dans les « hérésies » successives : cathares et patarins sous Blanche de Castille, on nous vit parpaillots quelques siècles plus tard. Nous en avons souffert sièges, harts, fer et feu, sans comper la haine de Caylus, et celle qu'en retour nous lui avons portée. Et pourtant, déjà, pour aller l'un vers l'autre, nous avons, dans la verte vallée, « lo cami public de Sanh Antoni vas Castlutz », sans parler de cet autre qui nous rejoignait par le cause : « lo cami de l'estrada per ont va de Caylus a Sanct-Anthony » (ainsi parle, si joliment, tel vieux papier de nos archives).

Heureusement, les ans, les siècles, ont passé. Et peu à peu, mortes les haines, bien oubliées les offenses, les vendettas, le rapt de la couleuvrine et celui des vitraux, périmés

les brocards qu'échangèrent si longtemps Estuflairés et Picats de l'aiglo, voilà que, de Rouergue en Quercy (la Bonnette était leur frontière), se sont établis, entre l'ancienne et la moins vieille ville, de pacifiques et bientôt amènes rapports. D'âge en âge se sont multipliés, serrés, tissés, entre les particuliers comme entre les familles, des liens de toute nature. Tant et si bien qu'on voit, aux longs jours du temps chaud, descendre vers notre Aveyron, « le fleuve du Rouergue », des caravanes fraternelles de pêcheurs et de baigneurs. Mais en retour, ici, nous mettons notre soin et notre insistance à induire les touristes qui séjournent chez nous, et rayonnent de notre « centre », à visiter Caylus et ses environs. Notre « Guide Illustré » s'efforce déjà d'attirer l'attention du passant sur les charmes très personnels de notre voisine. Nous aurions voulu, si la place, donc l'argent ne nous avaient pas été mesurés avec tant de rigueur, insister davantage sur quelques pittoresques détails, trop mal connus, de ses monuments ou de son site.

Nous aurions voulu, par exemple, parler plus longuement de son église, que la diligence et le goût du doyen Aiguihanes viennent de remettre en pleine valeur. Il y avait deux siècles que notre « monument » abritait ici vicomtes, marchands, consuls, lorsque fut commencée la construction de cet admirable vaisseau. Entreprise particulièrement hardie, aucun terrain plat ne s'offrant, dans ce Caylus tout en pentes roides. Alors fut aménagé le colossal terre-plein des « Pioles », où l'on trouva même moyen « d'orienter » l'église, c'est-à-dire d'en tourner vers Rome le chevet. Et quelle sobre, austère, noble nef ! Telle peut-on la contempler enfin, maintenant que son nouveau prêtre a fait gratter le moderne et crasseux badigeon qui en voilait, depuis moins de cent ans, la pure nudité. Quant à l'autel, qu'un ignare mauvais goût avait hérissé de clochetons et de pinacles, on l'a remplacé par cette belle dalle de pierre nue qui, avec le rappel respectueux des premiers âges de la foi, imposera désormais, au visiteur comme aux fidèles, le dépouillement de l'esprit, la simplicité du cœur, l'effort pour retrouver, au plus naïf de l'enfance, l'innocence des premiers jours.

Mieux encore : à force d'entregent et d'ingéniosité, ce prêtre a obtenu de l'Etat, pour son église, le don d'une œuvre

capitale de la sculpture moderne : le Christ de Zadkine. C'est cette image taillée à plein cœur de bois, qui nous a inspiré l'article que nous reproduisons ci-après. Nous voudrions que sa lecture incitât nos amis à aller voir ou revoir, dans son cadre altier, cette œuvre puissante. Nous savons que, du choc même qu'ils en recevront et des émotions que ce heurt fera naître, sortiront plus tard, tout au long de leur route, telles réflexions qui ne seront pas sans bienfait, sinon toutes pour leur bonheur, du moins pour leur dignité.

Pierre BAYROU.

